

Amr Helmy IBRAHIM

Université de Franche-Comté – Besançon

Laboratoire LaLICC – Paris-Sorbonne / CNRS

FORME, CONSCIENCE ET CATEGORISATION LINGUISTIQUES : L'APPORT DE BENVENISTE

Il y a exactement cinquante ans¹⁰, dressant un tableau synoptique des progrès de la linguistique et de son apport à une meilleure connaissance de l'homme, Emile Benveniste écrivait:

*« on discerne que les 'catégories mentales' et les 'lois de la pensée' ne font dans une large mesure que refléter l'organisation et la distribution des catégories linguistiques. **Nous pensons un univers que notre langue a d'abord modelé.** Les variétés de l'expérience philosophique ou spirituelle sont sous la dépendance inconsciente d'une classification que la langue opère du seul fait qu'elle est langue et qu'elle symbolise. Ce sont là quelques-uns des thèmes que découvre une réflexion familiarisée avec la diversité des types linguistiques, mais à vrai dire aucun n'a encore été exploité à fond. »* (p. 6 - C'est nous qui soulignons).

Revenant, neuf ans plus tard¹¹, à l'occasion d'un compte-rendu, sur la même idée, il radicalisait sa pensée et ajoutait:

*« Le linguiste pour sa part estime qu'il ne pourrait exister de pensée sans langage, et que par suite la connaissance du monde se trouve déterminée par l'expression qu'elle reçoit. Le langage reproduit le monde, mais en le soumettant à son organisation propre. (...) Le contenu à transmettre (ou, si l'on veut, la "pensée") est ainsi décomposé selon un schéma linguistique. **La "forme" de la pensée est configurée par la structure de la langue** »* (p. 25 - C'est nous qui soulignons).

Entre temps a paru aux États-Unis un ouvrage posthume, capital en son temps même s'il est un peu oublié aujourd'hui : *Language, Thought and Reality*¹². L'auteur, Benjamin Lee Whorf, y radicalise l'enseignement de ce linguiste anthropologue d'une stature peu commune, Edward Sapir, mort deux ans

¹⁰ Benveniste (1954), *Journal de Psychologie*, janvier-juin; repris dans Benveniste 66, « Tendances récentes en linguistique générale », 3-17. Ce texte est une version remaniée et augmentée d'une communication faite à l'occasion d'une journée d'étude *Lecteurs et lectures de Benveniste* organisée le 2 avril 2004 à l'Université de Franche-Comté avec la participation, notamment, de Gilbert Lazard, Jean Perrot et Sylvain Vogel.

¹¹ Benveniste (1963), *C.R., Académie des Inscriptions et belles-lettres*, repris dans Benveniste 66, « Coup d'œil sur le développement de la linguistique », 18-31.

¹² Whorf (1956), Cambridge : MIT Press - Trad. fr. de Claude Carme parue en 1969, *Linguistique et anthropologie : les origines de la sémiologie*, Paris : Denoël.

seulement avant lui, dont il avait été l'assistant de 1937 à 1938 alors qu'il était titulaire de la chaire d'anthropologie à l'Université de Yale, et qui affirmait en 1928 déjà:

*« Il apparaît de plus en plus nettement qu'une étude scientifique d'une culture donnée ne peut se passer des renseignements fournis par une étude linguistique. En un sens, **les modèles culturels d'une civilisation sont inscrits dans la langue qui l'exprime.** Il est profondément erroné de s'imaginer être en mesure de percevoir les contours caractéristiques d'une culture par la simple observation et sans le secours du symbolisme linguistique qui les rend intelligibles à la société. Bientôt les tentatives pour pénétrer une culture primitive sans s'appuyer sur la langue parlée par les individus qui participent à cette culture paraîtront aussi peu sérieuses que les recherches d'un historien qui, pour décrire une civilisation, n'aurait pas accès à des documents originaux.*

*Le langage est un guide de la 'réalité sociale'. Bien qu'il ne soit pas conçu d'ordinaire comme étant d'un intérêt primordial pour les spécialistes des sciences sociales, il conditionne, en réalité, puissamment toute notre pensée sur les problèmes et les processus sociaux. **Les hommes ne vivent pas seulement dans le monde objectif ni dans celui de l'activité sociale dans le sens ordinaire de cette expression, mais ils sont soumis, dans une large mesure, aux exigences de la langue particulière qui est devenue le moyen d'expression de leur société. Il est tout à fait inexact de croire que - pour l'essentiel - on entre en contact avec la réalité sans le secours du langage et que celui-ci n'est qu'un instrument, d'une importance somme toute secondaire, qui nous permet de résoudre des problèmes spécifiques de communication ou de réflexion. En fait, le 'monde réel' est, pour une large part, inconsciemment fondé sur les habitudes linguistiques du groupe.** » (pp. 133-134 - C'est nous qui soulignons).*

Voilà, le noyau, le point de départ, dont le livre de Whorf est une forme d'aboutissement, de la fameuse *Hypothèse Whorf-Sapir*. Cette hypothèse n'a rien d'une spéculation. Elle est la conséquence logique voire même naturelle des travaux des deux hommes - et d'autres - sur les langues amérindiennes. Travaux dont Emile Benveniste reconnaît dès son article de 1954 l'influence décisive sur les *procédés de description* de la discipline dans son ensemble:

*« ...on s'est aperçu que la description de certains types linguistiques, des langues amérindiennes notamment, posait des problèmes que les méthodes traditionnelles ne peuvent résoudre. **Il en est résulté un renouvellement des procédés de description qui, par contre-coup, a été étendu aux langues qu'on croyait décrites pour toujours et qui ont pris nouvelle figure.** » (p. 6 - C'est nous qui soulignons).*

Ingénieur chimiste de formation, travaillant pour une grande compagnie d'assurances, curieux des civilisations aztèque et maya, Whorf se met, sur le tard, à l'hébreu et à la linguistique et donne une grammaire et un dictionnaire de la langue Hopi, sous la direction de Sapir mais aussi sous l'impulsion, si on l'en croit, de sa découverte d'un « *grammairien français du début du XIX^e siècle, Antoine Fabre d'Olivet (1768-1825), qui étudia les langues sémitiques, en particulier l'hébreu, bien que son œuvre, comme celle de Mendel dans le domaine de la génétique, n'ait pas eu la moindre influence sur la pensée de son temps* » (Whorf, 1969 : 38). Selon Whorf, Fabre d'Olivet est le premier à avoir compris et décrit dans son ouvrage phare *La langue hébraïque restituée et le véritable sens des mots hébreux rétabli et prouvé par leur analyse radicale*¹³ la notion de *système de relations* - dans un sens très proche de celui des *équivalences fonctionnelles* développées par Sapir dans l'étude phonologique, notamment des dialectes d'une même langue¹⁴ - celle de *catégories implicites*, et *l'idée que la langue fait partie et est un des aspects d'une culture donnée* (Whorf, 1969: 38). Dans une brève synthèse de la démarche de Fabre d'Olivet dans son livre sur l'hébreu, Whorf écrit (1969: 39-40):

« ...tout en faisant litière de la conception grammaticale fondée sur le formalisme traditionnel, il refusa également d'appliquer à l'hébreu les structures du latin et du grec ; Pour lui, l'hébreu constitue une langue autonome, de la même manière que le Chinook pour Franz Boas. Il procéda à un remaniement des notions relatives à la conjugaison et aux formes verbales sur une base psycholinguistique, considérant les préfixes et les suffixes du point de vue de leur signification et de leur fonction. Il étudia également le contenu sémantique des structures vocaliques et des voyelles, et montra comment un grand nombre de radicaux hébreux peuvent se décomposer en 'fractions' signifiantes, de la même manière que peuvent l'être par exemple les mots anglais 'flash, flicker, clash, click, clack, lick, lash', termes imitatifs formés sur le principe de l'onomatopée et n'ayant pas d'équivalents en français (ils signifient 'éclair, éclat, scintillation, cliquetis, choc, bruit sec, craquement, frac'). Se refusant à identifier les lettres de l'alphabet hébreu avec les éléments phonétiques réels, et cependant conscient que ces éléments ne sont pas de simples émissions sonores mais des sons signifiants, stéréotypés, codifiés et structurés, il en vint à définir le concept de phonème, qu'il appelle 'signe' ou 'signe vocalique'. Sa terminologie est quelque peu incertaine, mais il fait montre d'une réelle intuition des réalités linguistiques ».

Émile Benveniste connaissait très bien les travaux de Sapir, de 18 ans son aîné, ainsi qu'en témoignent différentes remarques disséminées tout au long de son

¹³ Longtemps introuvable l'ouvrage, publié en 1815-6, a été réédité en Suisse en 1991 aux éditions *L'âge d'Homme*.

¹⁴ Cf. in Sapir (1968) la p. 8 de l'introduction de Jean-Élie Boltanski, l'article « La notion de dialecte » et les articles de la 2^{ème} section *Phonétique et Phonologie*.

œuvre mais aussi et surtout du fait de ses enquêtes de terrain sur les langues amérindiennes à partir de 1950¹⁵ - il était en effet inconcevable d'aborder cette entreprise sans connaître « *the leading authority in his lifetime on North American Languages* » (Oxford concise dictionary of Linguistics). On ne peut pas savoir s'il a lu ceux de Whorf, notamment le texte sur Fabre d'Olivet qui, écrit probablement en 1936, n'a été publié pour la première fois qu'en 1956 soit un an à peine avant que la santé de Benveniste ne soit sérieusement ébranlée et deux ans seulement avant l'article des *Études philosophiques* que nous allons examiner et où il va développer une argumentation linguistique très serrée à l'appui de cette idée formulée quatre ans plus tôt dans son tableau des transformations du point de vue de la discipline sur les langues : « ***Nous pensons un univers que notre langue a d'abord modelé*** ». Toujours est-il que la convergence est éclatante. Tout aussi spectaculaire la résistance. Aux Etats-Unis comme en France, les courants dominants préfèrent aujourd'hui postuler un universalisme des processus cognitifs auquel les différences irréductibles entre les langues sont sommées de s'adapter même s'il faut pour cela postuler les acrobaties les plus invraisemblables dans leur fonctionnement grammatical. Cela a le double avantage de ne pas avoir à apprendre d'autres langues que celle qui nous a été donnée par les hasards de notre naissance et de notre éducation et de remplacer la réflexion, très contrariante parce que difficilement identifiable aux normes de la pensée ordinaire, sur *les valeurs différentielles des systèmes de relations* telles qu'elles se manifestent dans le lexique-grammaire, le système phonologique et les protocoles d'effacement de redondances propres à chaque langue, par une réflexion frappée au coin d'un solide bon sens sur les conditions de la communication ou les normes supposées de l'intelligibilité réputées partagées par tous les êtres humains.

Partant de l'observation que dans la langue *ewe* (parlée au Togo) « *la notion d'être ou ce que nous dénommerions ainsi se répartit entre (...) cinq verbes distincts* » et qu' « *Il ne s'agit pas d'un partage d'une même aire sémantique en cinq portions, mais d'une distribution qui entraîne un aménagement différent, et jusque dans les notions voisines.* » puisque « *A l'intérieur de la morphologie ou de la syntaxe ewe, rien ne rapproche ces cinq verbes entre eux* » et que « *C'est par rapport à nos propres usages linguistiques que nous leur découvrons quelque chose en commun* », Benveniste¹⁶ est amené à considérer que, « *inconsciemment* », en élaborant ses *catégories de pensée*, Aristote n'a fait que *transposer* les *catégories grammaticales* du grec, la langue dans laquelle il les a formulées, et il écrit : « *C'est ce qu'on peut dire qui délimite et organise ce qu'on peut penser. La langue fournit la configuration fondamentale des propriétés reconnues par l'esprit aux choses* ». (1966: 70).

La comparaison avec l'*ewe* met en valeur deux particularités de l'*être* grec que l'on retrouve plus ou moins dans la plupart des langues indo-européennes : d'une part, sa fonction de *copule* où « *ne signifiant proprement rien, il opère simplement*

¹⁵ Cf Georges Redard « Les enquêtes d'E. Benveniste sur les langues indiennes d'Amérique du Nord » in *E. Benveniste aujourd'hui*, tome II, 263-278.

¹⁶ « Catégories de pensée et catégories de langue », *Les Études philosophiques* 4, (oct-déc 58), rééd. in Benveniste 1966 : 63-74.

une synthesis » (66: 71) - propriété à l'origine de la conceptualisation des catégories fondatrices de la logique supposée universelle telle qu'elle a été élaborée par l'aristotélisme, d'autre part, son fonctionnement comme *notion objectivable* dans le poème de Parménide (515 - 440 av. J.-C.) dont les 160 vers qui nous ont été transmis fondent l'ontologie occidentale grâce à l'extension exceptionnelle des possibilités syntaxiques, dérivationnelles et - dirait Tesnière - *translationnelles* du seul verbe *être* qui « *peut devenir, grâce à l'article une notion nominale, traitée comme une chose ; (donner) lieu à des variétés, par exemple son participe présent, substantivé lui-même et en plusieurs espèces ; servir de prédicat à lui-même, comme dans la locution désignant l'essence conceptuelle d'une chose, sans parler de l'étonnante diversité des prédicats particuliers avec lesquels il peut se construire, moyennant les formes casuelles et de prépositions. On n'en finirait pas d'inventorier cette richesse d'emplois, mais il s'agit bien de données de langue, de syntaxe, de dérivation. Soulignons-le, car c'est dans une situation linguistique ainsi caractérisée qu'a pu naître et se déployer toute la métaphysique grecque de l'être, les magnifiques images du poème de Parménide comme la dialectique du Sophiste.* » (1966 : 71).

Mais de plus, et c'est ici que l'apport de Benveniste va en un sens qui n'échappera pas, comme nous le verrons un peu plus loin, au philosophe Jacques Derrida, plus loin que l'hypothèse *Whorf-Sapir*. Tout au moins pour autant que le rapport du monde à la pertinence de la pensée spéculative et par delà à l'idéologie, est concerné. La comparaison du fonctionnement des *équivalents* des cinq verbes de l'*ewe* avec le verbe *être* du grec, comparaison qui ne peut se faire que d'un point de vue *égocentrique* - celui de la langue dans laquelle nous pensons - va nous « *éclairer sur nous-mêmes* », « ***nous montrer dans cette variété des emplois de être en grec un fait propre aux langues indo-européennes, nullement une situation universelle ni une condition nécessaire*** » (1966 : 73 - C'est nous qui soulignons).

Avant d'analyser les enjeux de la réponse de Derrida, rappelons que ce point de vue de Benveniste a fait école même si c'est sur des registres et à des fins très différents. Dans sa leçon inaugurale au Collège de France, prononcée le 7 janvier 1977, Roland Barthes, dit, en s'interrogeant sur les pouvoirs de la langue:

« Le langage est une législation, la langue en est le code. Nous ne voyons pas le pouvoir qui est dans la langue, parce que nous oublions que toute langue est un classement, et que tout classement est oppressif : ordo veut dire à la fois répartition et commination. Jakobson l'a montré, un idiome se définit moins par ce qu'il permet de dire, que par ce qu'il oblige à dire. Dans notre langue française (ce sont là des exemples grossiers), je suis astreint à me poser d'abord en sujet, avant d'énoncer l'action qui ne sera plus dès lors que mon attribut : ce que je fais n'est que la conséquence et la consécution de ce que je suis ; de la même manière je suis toujours obligé de choisir entre le masculin et le féminin, le neutre ou le complexe me sont interdits ; de même encore, je suis obligé de

marquer mon rapport à l'autre en recourant soit au tu soit au vous : le suspens affectif ou social m'est refusé. Ainsi par sa structure même la langue implique une relation fatale d'aliénation. Parler, et à plus forte raison discourir, ce n'est pas communiquer, comme on le répète trop souvent, c'est assujettir ; toute la langue est une réaction généralisée. (...) la langue, comme performance de tout langage, n'est ni réactionnaire, ni progressiste ; elle est tout simplement : fasciste ; car le fascisme, ce n'est pas d'empêcher de dire, c'est d'obliger à dire.

Dès qu'elle est proférée, fût-ce dans l'intimité la plus profonde du sujet, la langue entre au service d'un pouvoir. En elle, immanquablement, deux rubriques se dessinent : l'autorité de l'assertion, la grégarité de la répétition. (...) Si l'on appelle liberté, non seulement la puissance de se soustraire au pouvoir, mais aussi et surtout celle de ne soumettre personne, il ne peut donc y avoir de liberté que hors du langage. Malheureusement, le langage humain est sans extérieur : c'est un huis clos » (1978 : 12-15).

S'interrogeant, au milieu des années 80, « sur la place qui revient aujourd'hui encore au langage dans la définition de l'homme » (1985 : 6), Claude Hagège reformule avec une légère variation la formule attribuée par Barthes à Jakobson. Il ne s'agit plus d'une spéculation sur le pouvoir mais d'une réflexion sur le possible et l'impossible dans la traduction. Après avoir donné des exemples de difficulté ou d'impossibilité de passage vers le français, l'anglais ou l'espagnol à partir du japonais, des langues à morphèmes de classe (chinois, vietnamien, langues bantoues, athapaskes, néo-guinéennes, australiennes, ...) mais aussi de difficultés à rendre entre des langues aussi proches que le français et l'anglais les représentations associées à certaines expressions en préservant l'équivalence sémantique, il écrit : « *Les langues diffèrent non par ce qu'elles peuvent ou non exprimer, mais par ce qu'elles obligent ou non à dire* » (1985 : 61-3).

Certes, Benveniste conclut qu' « *Aucun type de langue ne peut par lui-même et à lui seul ni favoriser ni empêcher l'activité de l'esprit* » et que « *L'essor de la pensée est lié bien plus étroitement aux capacités des hommes, aux conditions générales de la culture, à l'organisation de la société, qu'à la nature particulière de la langue* ». Il n'en ajoute pas moins: « *Mais la possibilité de la pensée est liée à la faculté de langage, car la langue est une structure informée de signification, et penser, c'est manier les signes de la langue* » (1966: 74). Le *mais* qui introduit ce tout dernier énoncé de l'article est bien là pour nous rappeler que cet énoncé convoie non seulement un argument plus fort et plus important mais aussi un argument dont le poids neutralise ou efface celui de tous les arguments précédents auxquels il s'oppose quelle que soit leur pertinence et leur importance.

La réaction des philosophes contemporains à cette position, si bien exprimée par Benveniste mais commune, je pense, à tous les linguistes dont l'analyse descriptive constitue l'activité principale, est généralement hostile. Qu'il s'agisse

de la réponse d'Aubenque¹⁷ ou, plus près de nous, des philosophes ou psychologues dits cognitivistes, il y a une partie importante de la pensée humaine, ancienne ou moderne, qui semble considérer qu'il serait impossible de *penser l'universel* s'il fallait le penser à partir des catégories et des contraintes d'une langue particulière.

Et c'est d'ailleurs à partir d'une « contradiction » de Benveniste, qui pour nous n'est qu'apparente, et qu'il présente comme « non résolue », entre la dimension universalisante et la dimension particularisante de son approche que Derrida (1971) somme pour ainsi dire Benveniste de nous expliquer *linguistiquement* comment la pensée peut prendre son essor dans un sens qui ne serait pas inscrit dans le système arbitrairement catégorisant des signes arbitraires de la langue particulière qui donne - consciemment ou inconsciemment mais plus souvent inconsciemment, c'est en tout cas ce qu'affirme Benveniste - un moule on ne peut plus spécifique à toute pensée. D'autant plus que, comme l'affirme Benveniste, si « la pensée ne peut être saisie que formée et actualisée dans la langue » la langue, elle, peut être décrite « pour elle-même » (1966 : 64).

Ce que soutiendra Derrida c'est que Benveniste, et à travers lui toute la linguistique, ne répond pas à cette question - du fait qu'il n'interrogerait pas réellement « le champ de la catégorialité en général » (1971 : 25) - alors qu'elle serait posée et pleinement problématisée par le discours philosophique des deux derniers siècles. La démarche de Derrida, sous les dehors de rigueur d'une brillante *dissertation à la française*, ne fait en réalité que développer et reformuler un énoncé fondateur : *la philosophie se réapproprie toujours le discours qui la délimite* où un mauvais jeu de mots bien dans l'esprit du bavardage psychanalytico-sémiotique qui risque malheureusement d'être à peu près tout ce qui reste de la fameuse exception culturelle française, place un trait d'union entre *dé* et *limite*. Le pire est que la première occurrence de cet énoncé est introduite par une sorte de caricature du discours sur la littérature dans ce qu'il peut avoir de plus prétentieux : « *Selon une loi qu'on pourrait formaliser, la philosophie se réapproprie toujours le discours qui la délimite* » (1971 : 14). Il n'y aura bien entendu pas l'ombre d'une formalisation. Et pour cause, il n'y a pas de loi...

Mais rendons à César ce qui est à César. Derrida commence par reconnaître que Nietzsche rappelle avec violence au philosophe qu'il est « *emmuré dans une langue* » (1971 : 15) et que Heidegger est même allé plus loin puisque ce problème va carrément bloquer son œuvre (1971 : 16). On lira Derrida pour voir comment les philosophes résolvent pour leur compte la contradiction qu'ils posent. Ils diront, mais on s'y serait attendu, qu'aucun fait n'est donné, que la réalité, et partant les objets, n'existent que dans l'esprit de celui qui les construit et que, par conséquent, il n'y a pas plus, à proprement parler, de progrès conceptuel que de progrès expérimental. En un mot, ils feront de la science positiviste une vue de l'esprit. Là-dessus, bien des linguistes les rejoignent mais ils ne tirent pas de ce

¹⁷ P. Aubenque (1965) « Aristote et le langage, note annexe sur les catégories d'Aristote. A propos d'un article de M. Benveniste » & J. Vuillemin (1967), *De la logique à la théologie. Cinq études sur Aristote* cités par Derrida.

constat les mêmes conclusions. C'est qu'ils ne se donnent pas les mêmes outils pour résoudre la contradiction.

L'une des propriétés singulières de toute langue n'est pas seulement, comme le souligne fort justement Benveniste, de pouvoir être décrite *pour elle-même* mais aussi, peut-être même surtout, de pouvoir *se décrire elle-même* c'est-à-dire de produire son propre métalangage¹⁸. Mais le métalangage, comme l'a fort bien montré Zellig S. Harris tout au long de son œuvre à partir des années 50 - mais c'est peut-être aussi pour cela que Benveniste ne le portait pas spécialement dans son cœur - peut réaliser en langue ce que Nietzsche rêvait pour la philosophie à savoir une description qu'on peut espérer parfaite des conditions de relativisation des catégories. La métalangue d'une langue, tout en y étant parfaitement et totalement incluse, a en effet ceci d'objectivement supérieur à la métalangue de la logique, de la philosophie ou de toute autre discipline prisonnière des concepts dans lesquels elle a été pensée, de se trouver à la source même des mécanismes de construction des catégories et d'y être d'une manière totalement consciente.

Et c'est probablement par la compréhension exacte du fonctionnement de la langue et de la métalangue qu'elle génère pour se décrire que l'on accède au secret de la catégorisation et de ce qui commande sa diversification. Un secret peut-être aussi important et dont la forme n'est peut-être pas si éloignée qu'il n'y paraît¹⁹ de celui, à l'origine de la vie, révélé par Watson & Crick avec la découverte de la seule *forme* de l'ADN.

BIBLIOGRAPHIE

- BARTHES, Roland (1978), *Leçon*, Paris, Seuil, 46p.
- BENVENISTE, Émile (1966), *Problèmes de linguistique générale*, Paris, Gallimard, 356 p.
- DERRIDA, Jacques (1971), Le supplément de copule. La philosophie devant la linguistique, *Langages* 24, décembre, *Épistémologie de la linguistique. Hommage à E. Benveniste*, (Julia Kristeva éd.), Paris, Didier / Larousse, 14-39.
- E. BENVENISTE aujourd'hui (1984), *Actes du colloque international du CNRS à Tours du 28 au 20 septembre 1983*, (Guy SERBAT éd. pour le Tome I - Jean TAILLARDAT, Gilbert LAZARD & Guy SERBAT éd. pour le Tome II), Paris, Société pour l'Information Grammaticale - 1, rue Victor Cousin, 75005 Paris.
- FABRE D'OLIVET, Antoine (1815-1816) *La langue hébraïque restituée, et le véritable sens des mots hébreux rétabli et prouvé par leur analyse radicale* [Rééd. en 1991 aux Éditions L'âge d'homme].
- HAGEGE, Claude (1985), *L'homme de paroles. Contribution linguistique aux sciences humaines*, [2e éd. au format de poche - folio essais 49 - en 1986], Paris, Fayard, 410p.
- HARRIS, Zellig Sabbetai (1968), *Mathematical Structures of Language*, New York, John Wiley.
- HARRIS, Zellig Sabbetai (1976), *Notes du cours de syntaxe*, Paris, Seuil.
- HARRIS, Zellig Sabbetai (1988), *Language and Information*, New York, Columbia University Press. [Une traduction française de cet ouvrage a été effectuée à la Cellule

¹⁸ Cf. Ibrahim (2001b).

¹⁹ Cf. Ibrahim (2001a : 116-120).

- de Recherche Fondamentale en Linguistique Française et Comparée (Université de Franche-Comté) sous la direction de Amr Helmy IBRAHIM - Elle doit paraître dans le courant de 2006].
- IBRAHIM, Amr Helmy, (2001a), Argumentation interne et enchaînement dans les matrices définitoires, *Les discours intérieurs au lexique*, (Amr Helmy Ibrahim éd.), *Langages* 142, juin, Paris, Larousse, 92-126.
- IBRAHIM, Amr Helmy (2001b), Pour réduire la métalangue dans la terminologie linguistique : la redondance, *Métalangage et terminologie linguistique, Actes du colloque international de Grenoble* (14-16 mai 1998), Leuven, Peeters, 209-223.
- SAPIR, Edward (1968), *Linguistique* [Trad. par Jean-Élie Boltanski & Nicole Soulé-Susbielles – Recueil d'articles publiés de 1915 à 1944], Paris, Gallimard, Folio-Essais no. 149.
- WHORF, Benjamin Lee (1969) *Linguistique et Anthropologie. Les origines de la sémiologie*, [Trad. par Claude Carme de *Language, Thought and Reality*, 1956, Cambridge : MIT], Paris, Denoël, 221p.

ABSTRACT

Linguistic form, awareness and categorization : Benveniste's contribution

The author highlights through the reading of three of Benveniste's papers (1954, 1958 and 1963 reprinted in 1966) the position, very close to that of the Sapir-Whorf hypothesis, of one of the most influential french linguists in the second half of the last century about the way categories of thought are built and namely to what extent their building is language dependent. « *The world we think has first been modeled by language (...). The form of thought is set-up by the structure of language* » writes Benveniste. The author of the paper compares this position to that of Edward Sapir and Benjamin Lee Whorf, looks to its roots in the work of Antoine Fabre d'Olivet (1768-1825), recalls its criticism of Aristotle's categories of thought as well as its opposition to some of the current philosophical and cognitivist positions. He concludes by referring to the debate opened by Derrida's criticism of Benveniste and suggests that the apparent contradiction between the role of thought - which cannot grow unless it is independant and universal - and that of language - whose nature is arbitrary -, in the building of categories we think by, could only be solved if we consider, as Zellig Harris did, that *metalanguage is in the language* and that therefore the building of categories, whatever their nature may be, becomes, thanks to the language, a fully conscious operation.